

« Crise de l'image dans la relation parent-enfant : la chute des idéaux. »

La proposition qui nous réunit ce soir est plutôt ambitieuse puisqu'elle peut aussi bien se lire comme une question, comme une thèse que comme une conclusion. De plus, cet intitulé réalise la condensation de notions qui sont complexes, même s'il peut, dans un premier temps, évoquer une situation qui paraît plutôt simple et ordinaire : Celle de la déception qui peut se produire, à un moment donné, dans le cours des relations parents – enfants. Déception dont on imagine aisément qu'elle puisse se situer aussi bien chez les enfants que chez les parents et qui serait donc en lien (cause ou conséquence ?) avec une perte de croyance en certains idéaux.

Alors quid de cette déception qui semble bien possible, si ce n'est nécessaire, dans les relations parents – enfants, et quid de ces idéaux, et enfin, quid de ce que ça indique et/ou provoque. Les questions sont donc nombreuses et aussi concrètes et quotidiennes que fondamentales. La tâche étant donc d'ampleur, je ne vais certainement pas essayer d'être exhaustif, mais je vais tenter de vous faire part de quelques réflexions en centrant mon propos sur la période de l'enfance.

D'abord quelques précisions sur ce terme de crise qu'on rencontre décidément beaucoup depuis quelques temps, terme dont il me semble qu'on aurait intérêt à l'entendre ici dans son sens étymologique, celui qui désignait - pour les grecs - un moment décisif, le moment d'une prise de décision, à partir duquel une situation prenait une nouvelle tournure, un nouveau cap, une nouvelle direction, une nouvelle signification.

Autrement dit, ceci nous montre que la crise n'est pas à prendre ici dans un seul sens négatif. Le négatif qu'elle nous montre, c'est plutôt celui d'une répétition. Si la crise signe la perturbation d'un état qui pouvait être défini par sa stabilité, cela conduit à interroger ce que cette stabilité masquait en même temps comme instance de répétition ou d'immobilisme. D'une certaine manière tout changement significatif dans une situation ordonnée, provoque un état de crise qui montre que l'ordre qui était établi jusqu'à maintenant vient d'être mis en question. Et ceci sans qu'on puisse préjuger des conséquences que générera cette modification. L'homme civilisé est rétif au changement qu'il aborde toujours comme un risque, ce qui le met en état de crise.

Alors, que la relation parent-enfant puisse s'émailler de crises n'est peut-être pas étonnant, ça serait même le contraire qui pourrait l'être. Les enfants changent, c'est même leur vocation, et il ne s'agit pas ici d'une image, mais justement de ce qui ne pourra pas rester fixé dans une image, s'agirait-il d'une succession d'images comme le sont les films qu'on collectionne désormais autant que les photographies. De là à avancer que les relations parents-enfants réalisent un état de crise permanent serait probablement abusif, mais cela signifie quand même que l'image, plus ou moins idéalisée, de cette relation, n'est peut-être pas tout à fait conforme à la réalité de la situation.

Par définition, l'idéal, ce qui est idéal, va de paire avec une certaine fixité, voire une réelle

rigidité, qui ne s'accorde justement pas de quelque état de crise que ce soit. On pourrait même dire que l'idéalisation signifie, implique, condamne, à une réelle fixité, à un vrai immobilisme ; bref l'idéal est totalement opposé à la notion de changement puisqu'il impose sa perte, ou, comme il nous est indiqué : sa chute.

Alors donc, ce titre qui nous réunit, nous indique que les relations parents-enfants ne peuvent pas satisfaire une image idéale, et que cette impossibilité est avant tout d'ordre structurelle puisqu'elle est inhérente à l'état d'enfance, et peut-être aussi à celui de parent. Donc la désillusion possible ne relève pas du seul domaine de la culpabilité individuelle (même si notre croyance en notre culpabilité individuelle est restée très solide).

Par ailleurs, ce titre nous convie à penser qu'il s'agit là, avec cette crise, d'un franchissement qu'on pourrait qualifier de plutôt heureux parce qu'après tout, que les idéaux puissent chuter de la hauteur à laquelle on les a hissés, c'est à peu près ce qui peut arriver de mieux... à condition qu'on ait pu se déprendre d'eux avant leur invalidation.

Mais, avec tout cela, vous entendez bien que ce terme de crise est en partie inséparable de son contexte actuel... actuel depuis quand même au moins quelques décennies, et au plus depuis quelques deux ou trois siècles. Et je ne parle pas seulement de notre très contemporaine crise économique, je parle plutôt de notre crise mondiale de la référence, de notre crise de la modernité, ce que les sociologues et philosophes appellent la post-modernité et ce que cela implique comme mise à mal de nombre d'idéaux.

Cette crise a pour effet de fabriquer des sujets de plus en plus esseulés, elle favorise le replis et la centration des individus sur eux-mêmes. Nos familles actuelles vont à se réduire à leur plus simple expression, celle d'un seul adulte avec un enfant, par exemple. Cette crise produit un rétrécissement du monde et de son avenir, au sens où cet avenir peut se borner à la seule immédiateté sans beaucoup d'autres perspectives, hormis, le plus souvent, celui de la réussite ou de l'échec de l'enfant à justement se créer un avenir ou une place. Et c'est bien aussi la place des uns et des autres qui est désormais soumise à la question : Cette crise des références, c'est aussi ce changement de repères dans la distribution des rôles et des places dans la famille comme dans la société. Le souci, tout à fait légitime, par exemple, de l'égalité, accompagné de la nécessité économique de partager le travail... tout cela a produit une modification substantielle de ce qui nous a borné pendant des siècles. Les femmes et les hommes ne sont plus seulement dans un rapport de soumission-domination ; les rôles parentaux sont devenus interchangeables ; le décalage entre le genre sexuel anatomique et le genre sexuel psychique n'est plus aussi réprimé... De ce fait le paysage humain et social est devenu plus incertain et plus confus, les frontières sont devenues plus aléatoires et les contenants aussi.

Cette confusion, cette imprécision, accompagné de cet esseulement progressif... tout cela génère une anxiété et des difficultés à se hisser sur un socle quelconque pour assurer une parole qui pourrait ordonner notre conception du monde. Ceci peut entraîner au moins deux types de réactions : soit la crispation douloureuse sur quelques idéaux sauvegardés, avec le grand risque d'une future déception très difficile à accepter ; soit au contraire l'abandon de tout idéal, avec une régression vers des satisfactions très immédiates, très infantiles, et qui n'offrent aucune perspectives d'avenir. Et, là aussi, la déception, qui se résume à la simple frustration risque de provoquer des moments dépressifs bien réels et parfois indépensables. Donc tout ça nous amène un tableau général qui n'est pas d'une grande tendresse, qui n'est pas très aidant aussi bien pour

les futurs et actuels parents que pour les anciens, les actuels et les futurs enfants que nous sommes aussi.

Un autre aspect de cette crise imaginaire, celle des relations parents enfants, qui questionne aussi nos croyances aux idéaux, c'est qu'elle est depuis tous temps nécessaire et indispensable. Que cette crise puisse survenir, est après tout de bonne aloi. Cette crise là, résulte du mouvement vital qui pousse, qui nous pousse, qui pousse l'enfant et ses parents à accomplir leur destins. Le destin des enfants étant de devenir hommes et femmes et de quitter leurs parents pour être prêts à avoir des enfants à leur tour. Le destin des parents, c'est de les aider dans cette tâche complexe, et pas seulement de jouir de leurs enfants : ce qui ne devrait être que la cerise sur le gâteau, même si c'est une bien bonne cerise et qu'on partagera sûrement un peu de gâteau . Mais, la crise de notre modernité a mis en exergue la réussite personnelle, et cette réussite personnelle emprunte tous les rôles qu'on peut occuper, y compris celui de père ou de mère de famille. Une famille où les relations se doivent d'être harmonieuses et respectueuses des attentes de chacun, enfant comme parent. Si les parents valident les qualités de leurs enfants, il en est de même pour les enfants qui peuvent valider celles de leurs parents, et l'étrécissement du cercle familial permet peu de sortir de là. Donc si ça ne marche pas, les parents sont mauvais, et le retour de bâton ne va pas tarder, si ça ne marche pas, les enfants sont mauvais... tous coupables. Le grand vainqueur sera la tendance à la déliaison, puisque les contenants qui permettraient de soutenir la reliaison sont, le plus souvent, déficients. Par exemple, que les enfants puissent constater que leurs parents sont aussi les enfants de leurs grands parents, et que les parents puissent éprouver qu'ils ont encore des parents qui peuvent être grands parents, et bien tout cela permet que l'atmosphère deviennent tout de suite beaucoup plus respirable...

Alors, je viens de poser quelques généralités qui permettent de poser un cadre sommaire, mais cadre quand même. Pour travailler un peu il faut des contenants, alors donc, à partir de ces contenants que je viens de poser, je vais me permettre maintenant, de faire quelques détours pour aborder certaines questions que cet énoncé problématique m'évoque. Et pour ce faire je vais prendre cette notion d'image comme fil conducteur. Sachant que ce terme d'image signifie avant tout, pour moi, la fonction de représentation.

Une image c'est d'abord une représentation, et ceci ne se limite pas à l'aspect uniquement visuel de cette fonction de représentation. Les images, ce sont aussi et surtout les matériaux que nous utilisons pour penser, pour penser consciemment et inconsciemment. Une image inconsciente n'est pas nécessairement visuelle. Mais je vais débiter avec l'image visuelle que nous connaissons bien puisqu'elle est prégnante dans notre rapport au monde, pourvu qu'on soit voyant.

Vous savez que dans la plupart des familles, on fait beaucoup de photos des enfants, on essaye de fixer, de garder, beaucoup d'images des enfants. On peut constater aussi qu'assez souvent, le nombre de photos qui sont collectées, collectionnées, sera inversement proportionnel à l'âge qu'atteignent ces enfants. Plus ils sont petits et plus il y en a, plus ils sont grands et moins il y en a. Autrement dit plus l'enfant s'éloigne de l'enfance et moins ses images sont colligées. Si on forçait le trait pour être un peu provocant – et je vais le faire bien volontiers – on pourrait presque dire qu'on photographie bien plus ce que les enfants ne sont pas, plutôt que ce qu'ils sont.

Je m'explique : Plus l'enfant est petit, plus il est en devenir, et moins on sait ce qu'il est, et encore moins ce qu'il sera réellement. Plus il va grandir et plus on va le connaître. Donc, c'est un

peu comme si ce qu'on essaie de fixer, avec la saisie de son image photographique, c'est d'abord et avant tout son devenir. Et son devenir, que par définition on ignore, c'est avant tout ce qu'on peut imaginer, ce qu'on projette peut-être pour lui dans le futur. Projection tout à fait nécessaire puisque ça permet qu'on lui prête des capacités et des ambitions, dont il va pouvoir se servir. C'est donc finalement aussi ce qu'on lui prête qu'on cherche à garder sur la photo. La seconde version, qui est complémentaire, c'est que plus il est petit, plus il est dépendant et indistinct de ses parents. Si je résume cette seconde version, je dirais qu'on aime bien photographier ses petits bouts ! Et, surtout ne vous méprenez pas, il n'y a aucune malveillance dans ce que je vous dis.

Alors, nous voilà aux prises avec les images, avec l'image dans les relations parents - enfants, et avec tout ce que ça suppose d'inconnu, puisque l'image comme nous venons de le voir semble tenir sa valeur autant de ce qu'on ne voit pas que de ce qu'on voit. C'est là une conclusion provisoire on ne peut plus paradoxale : si vous m'écoutez et que vous avez des enfants, vous venez bien d'entendre que je vous dis que quand vous photographiez vos enfants, vous photographiez aussi tout à fait autre chose que vos enfants, et que c'est aussi justement en partie cette autre chose qui vous intéresse. Si vous ne pensiez pas encore que les psychanalystes sont des gens qui pensent parfois un peu tordu, c'est peut-être chose faite désormais.

Je vais donc m'expliquer un peu autrement pour vous montrer que ce qui est apparemment tordu, ce qui fait l'objet d'une torsion, ou d'une déformation, c'est en grande partie ce qui permet l'apparition de l'amour. Et, peut-être qu'en vous disant ça vous allez admettre avec moi que l'amour, si ça n'est pas tordu, ça n'est quand même pas toujours tout à fait explicable par la seule raison cartésienne, qui serait elle plutôt rectiligne.

Parce que quand même, est-ce que vous vous êtes déjà demandé comment on peut tomber amoureux de quelqu'un qu'on ne connaît absolument pas ? C'est pourtant bien ainsi que ça se présente la plupart du temps : On se rencontre et puis on tombe amoureux, ou on tombe amoureux et puis on se rencontre, et ça n'est seulement qu'après-coup qu'on va faire connaissance. Parce que par définition – ou presque – celui ou celle qu'on se met à aimer avec tant d'ardeur et de ravissement à la fois, est un(e) parfait(e) inconnu(e), et il arrive même que ce sera justement le fait de pouvoir faire plus amplement sa connaissance qui risquera de faire chuter le sentiment amoureux.

C'est la connaissance qui permet de constater, après les effusions dans la fusion, que l'autre n'était finalement peut-être pas celui ou celle qu'on croyait, et dès lors que ce constat sera fait, la lune de miel pourra parfois s'achever, aussi rapidement qu'elle a commencé, sur la rupture et la déception. Alors de qui était-on donc tombé amoureux, sinon de celui ou celle qu'on avait imaginé et qui était porté par l'image de celui ou de celle qu'on avait rencontré. Derrière, à côté, sur, son image se tenait une autre image que nous avons associé à la sienne. Et cette image que nous avons associée à celle de cet inconnu(e), c'est une image qui nous est propre, qui nous est personnelle et qui nous est aussi intime qu'interne. C'est une construction psychique qui est faite de représentations inconscientes, et qui constitue la vision, plus ou moins imprécise, de ce qui est pour nous l'objet d'amour que nous cherchons, notre objet d'amour. Un objet qui va nous rester en grande partie inconscient et invisible.

Donc, nouvelle déconvenue qui s'ajoute à celle de tout à l'heure, celui ou celle dont nous tombons amoureux c'est d'abord et avant tout le reflet de cette image qui nous est interne, que nous transportons avec nous et que nous déposons un jour sur un homme ou une femme qui - par certains éléments que notre conscience ne distingue pas - entre en coïncidence avec cette image plutôt fixe de notre objet d'amour, image dont nous sommes d'ailleurs tout à fait ignorant.

Autrement dit, l'amour pour l'autre, l'amour de cet homme ou de cette femme qui dans un premier temps n'est entrevu que comme un support ; cet amour donc, ne va pouvoir se déployer qu'après la confrontation entre la réalité de ce qu'il est et l'imaginaire qui l'habillait. On pourrait donc dire que quand nous commençons à aimer quelqu'un, c'est surtout pour ce qu'il n'est pas et ensuite, peut-être, ce sera pour ce qu'il est. Alors vous voyez, que ce qui nous semble souvent comme le plus spontané, le plus naturel, le moins réfléchi qu'on puisse vivre comme peut l'être ce qu'on appelle le « coup de foudre », et bien finalement c'est quand même assez tordu, au sens où il y faut toute cette torsion pour que ça se produise.

Pour que nous puissions rencontrer celui ou celle qui pourra devenir l'âme sœur, il faut que nous puissions auparavant la recouvrir des représentations imaginaires que nous transportons avec nous. Ce préalable est un leurre nécessaire, parce que sans ce leurre nous ne pourrions pas investir cet autre qui nous est étranger. L'étranger, l'étrange étranger fait peur, et pas seulement aux enfants. Mais, à propos de cette peur de l'étranger, cette peur du visage de l'étranger qui va exister pendant quelques temps chez le nourrisson, Freud remarque quelque chose de bien plus précis : il dit que cette angoisse infantile, l'une des premières qui sera représentable dans la vie de cet enfant, n'est pas tant celle due à l'apparition d'un visage différent, mais plutôt celle de ne plus revoir le visage connu, en l'occurrence celui de la mère. La peur n'est donc pas celle de l'étranger en tant que tel, c'est la peur de perdre le visage connu, et donc de perdre l'être connu qui est derrière ce visage. C'est une précision tout à fait importante que nous indique Freud, puisque ça indique tout de suite comment trouver remède : La peur de l'étranger (qui s'exacerbe en temps de crise), cette peur peut donc disparaître, ou être amoindrie, si ce visage nouveau présente des familiarités. Des familiarités qu'on va donc lui trouver, lui inventer même s'il ne les possède pas. Notre stratégie inconsciente, qui est toujours utilisée même à l'âge adulte, c'est d'abord d'éviter l'altérité de l'autre en le masquant, c'est à ce prix que nous allons pouvoir ignorer dans un premier temps sa différence, autre nom de son étrangeté. Une différence que nous allons pouvoir ensuite découvrir petit à petit, pour laisser place dans un second temps à l'investissement de ce qu'il a encore d'inconnu et que nous allons aborder par l'intermédiaire des frayages que permettent la superposition et la substitution des images.

Mais, vous pensez certainement que je viens de vous emmener bien loin de notre sujet proposé avec ces histoires d'amour. C'est un peu vrai, à ceci près qu'il n'y a rien de plus ressemblant à une histoire d'amour qu'une autre histoire d'amour. Et les relations parents – enfants ce sont d'abord et avant tout, des histoires d'amour. Alors on va aller un peu plus loin dans cette histoire d'amour, celle des amoureux que nous venons de commencer de fréquenter. Vous connaissez les contes de fées... le mariage du prince et de la princesse, ça conduit inévitablement à la conception des enfants.

Arrive donc le moment où la question de l'enfantement se pose pour ce qui est devenu désormais, dans le meilleur des cas, un couple. Quelle que soit la manière dont surgit cette question de l'enfantement, en même temps qu'elle sera celle de ce couple, elle n'en restera pas moins une question très personnelle pour chacun des deux protagonistes. Pendant un certain temps ces deux types de questionnement - celui qui concerne le couple et celui qui est propre à chacun - vont se chevaucher sans trop se distinguer l'un de l'autre. Pour le dire autrement, l'image que le couple peut se faire de leur futur enfant ne semble pas très différente de l'image que chacun se fait de son futur enfant. Mais vous voyez que nous avons quand même ici possiblement trois images singulières d'enfant, alors même qu'il n'est pas encore là. Et vous comprenez bien tous les enjeux que représentent désormais les premières échographies, qui seront les premières

photos de l'album du futur enfant.

C'est la même histoire que celle du couple d'amoureux. L'amour, l'investissement amoureux, qui va se fixer sur le futur enfant, se tient d'abord et avant tout sur cette image d'enfant qui est propre à chacun. L'image de l'enfant du couple est une composition construite à partir de ces deux représentations différentes et propres à chacun : la future mère et le futur père se mettent déjà à aimer un enfant qui leur est avant tout interne, interne à leur vie psychique. Et, là aussi, dans cette nouvelle histoire d'amour entre ces deux adultes et leur futur enfant, il va y avoir investissement d'un leurre pour qu'ensuite ils puissent tous deux se mettre à aimer leur enfant, celui qui va effectivement naître.

Là aussi ce leurre est nécessaire car c'est là que se trouve la fondation de l'amour de leur enfant à venir. Si ce leurre ne peut pas se mettre en place – pour des raisons très diverses et variées - l'investissement risquera d'être problématique et nous pourrions trouver là nombre de difficultés dans l'établissement des relations très précoces avec l'enfant à venir, l'une des plus massives, et des plus illustratives étant par exemple ce qu'on nomme « le déni de grossesse » qui dit radicalement qu'il n'y a pas eu du tout d'investissement de la part de la future mère, et quand j'évoque le déni de grossesse je fais appel à un processus totalement inconscient : il s'agit d'une réelle ignorance de la part d'une femme de son état de grossesse. En parallèle de cela il y a toutes ces fuites, ces abandons, de ces hommes qui ne peuvent pas s'imaginer père et qui ne savent même pas toujours le penser comme tel, rendant leur disparition tout à fait incompréhensible, y compris pour eux-mêmes.

Alors, à l'opposé, quand tout se passe bien, c'est-à-dire le plus souvent, la grossesse corporelle s'accompagne d'une grossesse psychique durant laquelle les deux parents – avec des intensités variables pour chacun – vont commencer à déplacer plus ou moins rapidement l'investissement amoureux de leur enfant imaginaire personnel vers l'enfant imaginaire de leur couple, puis vers l'enfant réel qui prend forme dans le ventre maternel. Avec ici un décalage structural entre celle qui porte cet enfant dans son ventre et qui va pouvoir l'investir concrètement à l'aide de ses sensations corporelles intimes, et celui qui reste extérieur à cette construction qui continue d'être abstraite en majeure partie pour lui.

Quand cet enfant va naître, il va forcément se présenter comme différent de tout ce qu'on a pu imaginer de lui auparavant – même si chacun est dans la plus parfaite ignorance de ce qu'il a imaginé. C'est pour cette raison qu'il va souvent, dans un premier temps, ce nouveau-né, être recouvert des oripeaux que chacun des deux parents avait en réserve dans ses représentations inconscientes. C'est un moment très concret dont je parle, il se produit le plus souvent à la maternité, c'est celui durant lequel on voit chez ce bébé tout ce qui permet d'adoucir, d'éloigner, d'appivoiser, son étrangeté puisqu'on lui cherche et qu'on lui trouve aussi vite qu'on les cherche, un certain nombre de traits de ressemblances avec des personnages de cette famille dans laquelle il vient de naître. Il aura, par exemple, de toute évidence, les yeux de sa mère, le menton de son père, la fossette de son grand-père, le sourire de sa tante...etc. Autrement dit son image réelle est encore en partie masquée, maquillée, par un patchwork d'images connues, d'images familières et – tant qu'à faire – d'images de personnes aimées et proches, nous retrouvons ici ce mécanisme très infantile aperçu par Freud chez le nourrisson et qui est toujours à l'œuvre chez des adultes nouveaux parents.

Ceci montre bien que tout énamouement est à chaque fois, et de quelque type d'amour qu'il s'agisse, largement tributaire de cette assise imaginaire très consistante et qui restera longtemps présente en arrière-plan, même quand l'image réelle de cet enfant aura enfin pris sa

place dans les investissements parentaux. A la lumière de ceci, on peut donc entrevoir à quel point la survenue d'un accroc important dans l'image de l'enfant, risque de questionner l'énamoration dont il est l'objet, et que ce questionnement sera d'autant plus dangereux dès lors qu'il surviendra plus tôt dans l'histoire de cet enfant, dans l'histoire de sa rencontre avec ses parents... enfin, d'avec ceux qui vont pouvoir devenir ses parents (ce qui n'est pas encore le cas quand il arrive au monde). On peut envisager à cet endroit toutes les difficultés qui vont surgir si cet enfant est marqué d'un défaut lors de son arrivée (accident, malformations, maladies...etc.), et de même tous les effets que peuvent engendrer les diagnostics ante-nataux. Il faudra parfois beaucoup de temps pour réparer les blessures faites aux premières images de l'enfant, comme aux premières images de la relation parents – enfants, beaucoup de temps pour qu'on puisse se familiariser avec elle.

Vous voyez donc à quel point nous retrouvons les termes mêmes de notre histoire d'amour entre un homme et une femme dans cette histoire d'amour entre un nouveau-né et ses parents.

Alors, rassurez-vous, dès lors que la rencontre entre les parents et leur enfant va pouvoir se faire, c'est bien l'enfant réel qui va se découvrir et qui va pouvoir devenir objet d'amour à part entière. La lune de miel avec bébé, qui est un inconnu, va céder progressivement le terrain à la mise en place de ce qu'on peut appeler l'amour de l'enfant.

Mais, vous avez compris que pour passer du premier amour - celui qu'on peut qualifier d'amour imaginaire, et qui a, somme toute, des fondations très égoïstes, très narcissique, - au second amour - qu'on pourrait plutôt qualifier d'altruiste ou d'objectal, au sens où il considère avec intérêt l'altérité de l'enfant - et bien, pour réussir ce saut de l'un à l'autre, il va falloir en passer pour les parents, par un certain état de crise.

Alors, si on nous avons énormément de temps devant nous, on pourrait, à partir de là, visiter tout le développement de l'enfant jusqu'à l'entrée dans l'adolescence, et s'apercevoir que chaque palier dans la construction de l'enfant et de ses parents se produit, s'accompagne, se joue, d'une crise tant pour l'enfant que pour ses parents. Mais, ces crises ne sont pas nécessairement bruyantes, visibles, ou simplement appréhendables comme telles. Il va pourtant y en avoir beaucoup qui vont se suivre en peu de temps, et elles vont correspondre à des moments structuraux dans l'existence de cette famille, qu'elle que soit sa configuration.

L'une des premières crises survient très tôt dans la vie de l'enfant et de ses parents, et elle surgit des deux côtés à la fois. Cette crise c'est celle de l'ajustement entre lui et ceux qui l'accueille. D'un côté et de l'autre on se cherche et on va mettre quelques temps à se rencontrer et à s'entendre. Le tâtonnement sera plus ou moins facile à supporter d'un côté et de l'autre, selon les bagages qui nous accompagnent.

La première crise ? : On a fait un enfant !

Voilà, c'est aussi abrupt que ça : On a fait un enfant, et ça, c'est un bonheur (enfin dans le meilleur des cas). Mais voilà, maintenant notre bébé est là, et ce bébé on lui a donné un nom... et même, on sait pourquoi on l'a appelé comme ça - enfin, à peu près - et la plupart du temps, c'est parce que ça plaisait à sa mère ou à son père et finalement aux deux... on s'est accordé, on est content, ça nous plaît, et d'ailleurs ça lui va bien, ça le fait sourire quand on l'appelle par son prénom... Il le connaît déjà, c'est chouette.

On est heureux, ben oui... c'est super... oui c'est super, tout le monde le dit, on n'arrête pas nous le

dire. Voilà, c'était bien, l'accouchement ça c'est bien passé, on l'a mis sur mon ventre, et je l'ai regardé, je l'ai touché et c'était lui, j'oublierais jamais... C'est un ange, il est si petit et si beau. Alors, c'est merveilleux, ben oui...

Mais voilà j'arrête pas de pleurer, je ne sais pas ce qui m'arrive... je crois que j'ai peur, et pourtant y a pas de raison, c'est pas normal... on m'a dit c'est le « baby-blues ». Mais moi je comprends pas du tout ce que c'est, si je pleure comme ça c'est que je vais pas y arriver... Et puis des fois quand je pleure il pleure aussi, enfin je crois, je ne sais pas bien. Mais ça va allez, il faut que ça aille...mais j'ai quand même peur, je savais pas que ça aurait pu me faire peur...Et puis, ils veulent tous voir mon bébé, ils disent tous qu'il est merveilleux et que j'ai de la chance, que c'est pas grave si je suis fatigué...Et moi je ne sais plus le dire quand je suis fatigué, je devrais pas l'être, je suis une jeune maman, je suis pourtant comblée...Je ne me comprends plus.

Cette première crise est assez fréquente, mais elle n'est pas forcément bruyante et peut passer totalement inaperçue, y compris par la mère elle-même. C'est ce passage qu'on nomme souvent du terme de « baby-blues », en France, où on est un peu plus académique, on nomme ça « dépression du post-partum », ce qui rend les choses encore plus opaques pour les mères qui se voient d'emblée comme faisant une dépression, ce qui n'est pas vraiment aidant pour elles.

C'est une crise, au sens où il y a là quelque chose qui vient de se décider. Autrement dit c'est le moment où le choix, le choix d'avoir un enfant, le choix de devenir une mère est en train de prendre effet. Cette femme vient de s'apercevoir qu'elle a changé de place dans l'ordre des générations : l'enfant ça n'est plus elle puisqu'elle en a un qui vient de la faire mère, et elle ne pourra plus retourner en arrière ; elle ne pourra plus être seulement l'enfant de ses parents, qui sont d'ailleurs eux-mêmes devenu de ce fait des grand-parents.

Alors oui ça fait peur parce que son bébé est dans sa dépendance, et ça elle ne connaît pas encore bien, elle va devoir apprendre et elle ne sait même pas bien comment on fait pour apprendre ce qui semble aller de soi pour les autres mères. En même temps, elle remarque déjà qu'elle sait quand même un peu, et que ce qu'elle sait un peu c'est déjà de commencer à deviner à peu près ce dont son enfant pourrait avoir besoin. Et, de plus quand ça fonctionne, il le montre parce qu'il est apaisé... Alors, bon, oui elle va apprendre, ça va aller dit-elle en pleurant encore toutes les larmes de son corps. Et puis, le plus souvent, au bout de quelques jours la tristesse disparaît sans qu'elle sache bien pourquoi. La crise est apparemment dépassée : le bonheur d'être mère a repris le dessus, elle va savoir faire avec sa nouvelle condition.

Mais si tout ça est assez rationnel, elle a quand même remarqué que dans la tristesse qui peut lui arriver, il y a de l'irrationnel. Et cet irrationnel, cette étrangeté, n'est autre que cette sensation bien réelle d'avoir perdu quelque chose qui semblait éternel jusqu'alors, et qui était son propre statut d'enfant. Devenir adulte, si c'est bien tout à fait possible, ça n'empêche pas d'être toujours enfant, par ailleurs. Je veux dire par là, que l'enfant en nous n'est pas sensible à l'écoulement du temps, il est toujours aussi infantile, et ses souhaits, ses désirs et ses demandes sont toujours aussi vivaces à l'intérieur, serait-on devenu femme après avoir été petite fille. Alors, jusqu'à ce qu'on soit père ou mère, il n'y a rien d'assez consistant qui puisse nous empêcher de continuer de nous faire croire que nous sommes toujours cet enfant. L'enfant de nos parents.

La donne change quand l'enfant paraît puisqu'il nous impose d'abandonner (temporairement ?) cette place pour la lui donner à son tour. Et, à partir de là, le jeu des places vient de se mettre en marche : Bien évidemment la question va aussi se poser pour le père, qui devient père de son enfant. Là aussi c'est un bonheur attendu, mais là aussi c'est une question délicate qui vient faire effraction et pas forcément seulement avec délicatesse. L'ancien petit garçon, qui vient d'avoir une

petite fille ou un petit garçon, perd lui aussi (en partie) son statut imaginaire d'enfant. Le chemin est similaire d'avec celui que parcourt sa femme sans être pour autant symétrique, ce qui posera d'autres questions de place tout à fait propre à son état d'homme, de père et de « non – mère », si je peux avancer les choses comme ça.

Vous voyez donc que cette crise dont on repère assez bien le début, l'émergence, parce qu'elle se montre quasiment dès l'arrivée de l'enfant ; Et bien cette crise, elle ne va jamais totalement disparaître, même si elle va pouvoir faire des pauses plus ou moins longues. Cette crise restera toujours latente et ne va jamais totalement se résoudre parce qu'elle est proprement insolvable. Et pour anticiper un peu plus, je dirais que le fait qu'elle soit insolvable est une vraie chance, elle est même la chance qui permet l'avenir, qui permet un avenir pour l'enfant. Un avenir qui pourra être justement de vivre à son tour, s'il le veut bien, cette même histoire, que nous nous transmettons de génération en générations.

Quand je dis de cette crise qu'elle est insolvable, je veux dire qu'elle est impayable. Nous n'avons pas les moyens de la régler, on va rester débiteur, on va rester devant un os si je puis dire. Et s'il pouvait se faire qu'on puisse ne pas être en manque ou en défaut devant cette crise, qu'on puisse la régler une fois pour toute, qu'on puisse l'annuler par exemple, et bien, ça serait aurait des effets vraisemblablement catastrophiques. Parce que, pouvoir la régler, ça serait justement de pouvoir satisfaire, de pouvoir réellement atteindre un idéal : ça serait parfait !

Vous connaissait peut-être cette histoire de l'enfant qui ne parlait pas. Il s'agit d'un enfant déjà avancé en âge – 5 ou 6 ans – et qui n'a jamais parlé. Il a des parents tout à fait bien, vraiment bien sous tous rapports comme on dit. Et ces parents ont vraiment fait tout ce qui était possible, ils ont vu les meilleurs spécialistes pour cette absence de langage, et rien n'y a fait. Cet enfant ne parle décidément pas... jusqu'à ce qu'un jour, à table, au grand étonnement de tous, il se tourne vers son père et lui dit tout à fait clairement : « Peux-tu me passer le sel ? ». Le père complètement ahuri lui demande de ce fait : « Mais on croyait que tu ne savais pas parler ? », ce à quoi son fils lui répond simplement par cette formule radicale : « Mais, jusqu'à présent tout était parfait ! ».

Bien évidemment, le sens commun nous indique que la perfection n'est pas de ce monde, ce qu'il faut entendre comme une sage mise en garde : si la perfection existait, c'est ce monde qui n'existerait plus. Autrement dit c'est de notre condition humaine qu'il s'agit.

On pourrait dire que notre condition humaine se caractérise par le fait qu'elle ne peut-être que décevante au sens où nous n'allons pas pouvoir éviter une certaine déception. Il y aura toujours un défaut, c'est propre à l'humanité d'être défectueuse, c'est d'ailleurs ce qui nous permet de parler et de penser. Si tout était parfait, ça produirait certainement le silence.

Mais si nous savons, en toute conscience, que la perfection n'est pas de ce monde, ça ne nous empêche pas d'avoir des idéaux, ça aurait même plutôt pour effet de le permettre. Et on voit mal comment il serait tenable de ne pas en avoir, parce que ça fait partie de ce qui nous permet de nous orienter dans le monde justement. Alors, en avoir c'est une chose, croire qu'il sera réellement possible de les atteindre, et tout mettre en œuvre pour ça, en est une autre.

Si nous revenons un peu en arrière dans ce que je vous ai dit, vous voyez que se mettre à aimer s'accompagne forcément d'une idéalisation de l'objet d'amour. Notre enfant n'échappe pas à cette idéalisation, et inversement les parents vont, à leur tour, être idéalisés par l'enfant. L'amour filial se prête très bien à l'idéalisation, au sens où il pourrait ne pas être décevant, celui-là. Et pourquoi il pourrait ne pas être décevant ? Et bien tout simplement parce qu'il pourrait être

totallement en dehors du champ de la sexualité. Cet amour filial pourrait donc être sans défaut, ce que l'amour sexualisé ne permet pas vraiment.

Parce que ce que nous avons vu plus avant avec notre histoire d'amour entre deux adultes sexués, c'est qu'il y aura toujours un hiatus entre eux, si minime soit-il. L'autre aimé ne correspondra jamais totalement à l'objet d'amour interne, pour une part il sera quand même toujours un étranger. Et donc une part de solitude, si minime serait-elle, continuera toujours d'exister en nous. Voilà une autre expression de ce défaut de la condition humaine. C'est d'ailleurs aussi au nom de cette solitude structurale, indépassable, qu'existera toujours dans un coin de leur tête, l'enfant imaginaire de chacun des deux parents, et qui sera nécessairement toujours différent de leur enfant réel. Cet enfant imaginaire, idéalisé, sera souvent revigoré dans le cas où le couple viendrait à se séparer, et il constituera souvent le « casus belli » entre deux parents qui, serait-ce de bonne foi, revendiquent le bonheur de leur enfant. La question très délicate en cet endroit est de savoir de quel enfant ils sont soucieux, et là encore en toute bonne foi.

Dans un autre cas de figure, pas moins fréquent, ce sera l'impossibilité de renoncer à cet enfant imaginaire qui va mettre en péril le couple, l'autre parent devenant imaginativement l'entrave visible à la réalisation d'un désir infantile indomptable. C'est aussi en cela que la crise persiste toujours à l'état latent.

Mais il y a d'autres éléments fondamentaux qui entrent en ligne de compte et qui peuvent activer ou réactiver cette crise. La conception d'un enfant provoque une modification vis à vis de laquelle l'humain restera toujours ambivalent, qu'il le veuille ou non. La modification est majeure au sens où elle vient irrémédiablement indiquer le destin qui est, pour faire simple, que ça va se terminer un jour. Donner la vie, aussi paradoxal que ça puisse paraître, c'est, du même coup, donner la mort. Il n'y a rien de morbide à faire ce constat, ce qui ne tarde pas à devenir morbide c'est de vouloir à toute fin l'ignorer. Donner la vie c'est un passage de témoin, et ce passage est de l'ordre de la génération. Nous sommes au croisement de notre désir le plus singulier, le plus personnel, le plus individuel et de notre destin d'homme, en tant que membre de l'humanité qui peuple la terre. Quoi de plus singulier, de plus personnel que notre désir puissant pour un homme ou une femme, quoi de plus singulier, de plus personnel, que ce désir profond de donner corps à cet enfant qui pourrait réaliser notre amour. Et, en même temps quoi de plus impersonnel, de plus étrange, et pourtant parfois tout aussi puissant, que cette poussée à redonner la vie, à redonner la vie que nous avons reçu ?

Ces deux questions sont imbriquées, et pratiquement indiscernables, et elles sont les questions qui nous ont été transmises de générations en générations. Elles pouvaient autrefois apparaître comme distinctes : chacune ayant son registre explicatif ou indicatif. En tous cas, il était possible de se retourner vers une conception de l'ordre du monde pour tenter d'y trouver des réponses. La difficulté actuelle, qui se retrouve forcément dans les deux registres de questions, c'est que nous ne disposons plus de ce qui pourrait encore nous donner aujourd'hui un certain ordre du monde. La famille, nos familles, se réduisent de plus en plus à leur plus simple expression, réalisant ce que nous appelons la famille nucléaire. Je ne voudrais pas faire de jeu de mots un peu bête, mais vous savez comme moi que ce qui est nucléaire n'est pas forcément rassurant. Et bien pour la famille ça n'est pas beaucoup mieux : le nucléaire se résume à deux parents et un ou plusieurs enfants. S'il y a le moindre circuit de refroidissement qui s'arrête, ça va très vite chauffer et ça peu aussi très vite exploser. Autrement dit la pression est forte, et il n'y a pas beaucoup d'alternative pour la contenir, puisque à côté, autour de ce noyau familial, il n'y a plus grand chose qui puisse tenir lieu de contenant.

Alors la crise, qui est aussi, bien sûr, la crise des idéaux, elle n'a donc pas beaucoup de relais pour pouvoir se penser, s'élaborer, pour ces nouveaux hommes et ces nouvelles femmes qui deviennent parents, et qui vont affronter les questions nécessaires, inévitables, apparemment anodines, apparemment ordinaires, mais néanmoins tout à fait graves et essentielles que vont immanquablement leur poser leurs enfants. Puisque un bon nombre des idéaux sociaux ont chuté depuis maintenant quelques temps, restent aujourd'hui dans les familles toute la place pour la présence étouffante d'idéaux personnels rigides, ou l'absence tout à fait déstabilisante et insécure du moindre idéal de vie réglée. Alors, être parents ça s'apprend, et les meilleurs enseignants en la matière, quoiqu'ils en pensent, ne sont pas forcément au courant de leur savoir, et qui plus est, ils sont souvent absents. A côté de ces familles qui s'étiolent, il y a tous ces tissages qui existent encore, ou qui peuvent se mettre en place, et qui permettent, au moins, que ces savoirs de vies puissent être remis en circulation. C'est un peu, ce que, depuis déjà pas mal de temps - comme quoi ils sont patients - nous montre les adolescents qui se sont très vite emparés de ces possibilités de mise en circulation, non pas seulement d'informations comme on le dit rapidement et vulgairement, mais plutôt de cette possible mise en circulation de savoirs, de savoirs faire avec, de savoirs faire sans, de savoirs comment faire... pour vivre, puisque nous sommes un peu à la peine dans la transmission d'un savoir énonçable comme tel sur l'existence.

Marc Vincent 12/ 2012